

ANNE WIAZEMSKY

UNE ANNÉE
STUDIEUSE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

DES FILLES BIEN ÉLEVÉES

MON BEAU NAVIRE (Folio n° 2292)

MARIMÉ (Folio n° 2514)

CANINES (Folio n° 2761)

HYMNES À L'AMOUR (Folio n° 3036)

UNE POIGNÉE DE GENS. *Grand Prix du roman de l'Académie française 1998* (Folio n° 3358)

AUX QUATRE COINS DU MONDE (Folio n° 3770)

SEPT GARÇONS (Folio n° 3981)

JE M'APPELLE ÉLISABETH (Folio n° 4270)

L'ÎLE. *Nouvelle extraite du recueil DES FILLES BIEN ÉLEVÉES* (Folio 2 € n° 4674)

JEUNE FILLE (Folio n° 4722)

MON ENFANT DE BERLIN (Folio n° 5197)

UNE ANNÉE STUDIEUSE

ANNE WIAZEMSKY

UNE ANNÉE
STUDIEUSE

roman

nrf

GALLIMARD

À Florence Malraux

Un jour de juin 1966, j'écrivis une courte lettre à Jean-Luc Godard adressée aux *Cahiers du Cinéma*, 5 rue Clément-Marot, Paris 8^e. Je lui disais avoir beaucoup aimé son dernier film, *Masculin Féminin*. Je lui disais encore que j'aimais l'homme qui était derrière, que je l'aimais, lui. J'avais agi sans réaliser la portée de certains mots, après une conversation avec Ghislain Cloquet, rencontré lors du tournage d'*Au hasard Balthazar* de Robert Bresson.

Nous étions demeurés amis, et Ghislain m'avait invitée la veille à déjeuner. C'était un dimanche, nous avions du temps devant nous et nous étions allés nous promener en Normandie. À un moment, je lui parlai de Jean-Luc Godard, de mes regrets au souvenir de trois rencontres « ratées ». « Pourquoi ne lui écrivez-vous pas ? » demanda Ghislain. Et devant mon air dubitatif : « C'est un homme très seul, vous savez. » Puis il s'amusa à me rappeler comment, il y avait un an de cela, je tenais un autre discours.

Jean-Luc Godard était venu sur le tournage de *Balthazar* invité par la productrice, Mag Bodard. Cette

dernière m'avait obligée à déjeuner avec eux et je m'étais exécutée de fort mauvaise grâce. Si je savais qui il était, je n'avais vu aucun de ses films, agacée par les multiples querelles à son sujet : autour de moi, dans la presse, on se devait d'être pour ou contre son cinéma, l'ignorer était impensable. Un an après, le souvenir de ce déjeuner me faisait un peu honte. Robert Bresson que cette visite importunait s'était beaucoup moqué de lui. Il l'avait fait sous couvert de son habituelle courtoisie, feignant l'innocence et en m'adressant des sourires complices.

Toujours cet été-là, il y avait eu une deuxième rencontre. Robert Bresson visionnait les rushes de son film au laboratoire LTC, je l'avais accompagné et je l'attendais en lisant, dans le café en face. Jean-Luc Godard était entré, m'avait vue et s'était aussitôt dirigé vers moi, comme s'il avait quelque chose d'important à me dire. Mais après quelques secondes de silence, en me désignant mon livre : « Vous lisez le *Journal du voleur*? — Oui. — Cela vous plaît? — Oui. » Et j'avais repris ma lecture sans plus me soucier de lui.

La troisième rencontre datait du mois de juin.

J'avais pour quelques heures quitté la campagne où je révisais mon baccalauréat afin de me rendre chez Roger Stéphane, qui, émerveillé par *Au hasard Balthazar*, lui consacrait toute son émission de télévision *Pour le plaisir*. Robert Bresson, moi, différents membres de l'équipe et un nombre impressionnant de personnalités étaient interviewés. Parmi elles, Jean-Luc Godard contre qui je me cognai brutalement dans l'escalier de

l'immeuble, moi le descendant, lui le montant. « Cré-tin! Imbécile! Idiot! » avais-je crié sans voir à qui j'avais affaire. Et tandis qu'il m'aidait à me relever en s'excusant : « Oh, pardon! » avais-je murmuré. Puis, je pris la fuite, submergée par ma timidité. Les choses avaient changé depuis que j'avais vu et revu *Pierrot le Fou* dont la beauté tragique m'avait bouleversée. Je n'étais pas allée voir ses anciens films mais j'avais attendu avec impatience le suivant.

Masculin Féminin avait servi de détonateur. De façon totalement irraisonnée je l'avais perçu comme une sorte de message qui m'était adressé et j'y avais répondu.

Ma lettre postée, je me rendis, pour la première fois de ma vie, au cocktail d'été des Éditions Gallimard. Je venais d'échouer en partie à mon baccalauréat de philosophie et devais passer un oral de rattrapage, en septembre. Malgré cet échec, malgré ma timidité, j'étais animée, ce jour-là, d'une étrange énergie.

Une foule de gens se pressait dans le jardin : des écrivains que j'avais vus à la télévision, quelques amis de ma famille, beaucoup d'inconnus. Heureusement, il y avait Antoine Gallimard avec qui j'étais liée depuis l'adolescence et qui m'apporta d'emblée une coupe de champagne. À voix basse il m'expliqua qui était qui. Une deuxième coupe de champagne eut raison de mes peurs et je lui demandai avec curiosité si l'homme près du buffet était bien Francis Jeanson. Antoine acquiesça.

J'avais entendu parler de Francis Jeanson par mon grand-père, François Mauriac, qui avait à plusieurs reprises évoqué son action durant la guerre d'Algérie,

son soutien au FLN, la création d'un réseau qui portait son nom. Recherché par toutes les polices, il avait finalement été gracié et circulait à sa guise, en homme libre.

Mais Francis Jeanson était surtout pour moi un proche de Sartre et de Simone de Beauvoir que j'admirais éperdument depuis ma lecture, au début de l'adolescence, des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Francis Jeanson leur avait consacré des ouvrages que j'avais lus. Je savais encore qu'il avait enseigné la philosophie à Bordeaux. Ce dernier point me décida.

Avec une audace que je ne me soupçonnais pas, je fonçai sur lui pour lui expliquer en vrac qui j'étais, mon échec au baccalauréat. Et je conclus :

— J'ai besoin que vous me donniez des leçons de philo.

— Rien que ça ?

Il était un peu surpris.

— Rien que ça.

Nous échangeâmes nos numéros de téléphone et il me fixa rendez-vous le 1^{er} août, chez lui, rue Raynouard, dans le 16^e arrondissement.

— Au revoir, mademoiselle.

— Au revoir, monsieur.

Une poignée de main et Francis Jeanson reprit la conversation que mon arrivée avait interrompue.

Une fatigue soudain m'envahit comme après une éprouvante épreuve sportive.

— Tu t'en vas déjà ? demanda Antoine.

— Oui.

— Je te raccompagne à la porte.

Nous restâmes un moment sur le trottoir devant le 5 rue Sébastien-Bottin à évoquer nos vacances d'été. Lui allait faire de la voile, voyager; moi je partais le surlendemain dans le sud de la France, rejoindre une amie, avant de reprendre mes révisions, le 1^{er} août, à Paris.

— Tu es gonflée, dit Antoine, aborder un homme que tu ne connais pas pour qu'il te donne des leçons de philo!

Et reprenant une de ses plaisanteries favorites :

— Tu n'aimes vraiment que les vieux !

Nous avons eu l'un et l'autre dix-neuf ans, un peu auparavant.

À Montfrin, chez mon amie Nathalie, le temps passait vite. Nous nous levions tôt pour participer à la récolte des pêches, un travail harassant qui me plaisait beaucoup. Il s'agissait de cueillir les fruits puis de les répartir dans différents cageots en fonction de leur taille : c'était le calibrage. Il fallait agir vite, avec précision, au milieu d'une vingtaine d'ouvriers agricoles. J'aimais la lumière dorée encore si douce du matin, le parfum entêtant des pêches, le silence concentré de toutes et de tous. Nathalie et moi mettions notre honneur à ne pas ralentir le rythme, à ne pas bavarder.

L'après-midi, nous nous reposons au bord de la piscine ou, quand il faisait trop chaud, dans nos chambres, volets tirés. La propriété de la famille de mon amie était située en hauteur, avec une vue sur toute la région. Nous habitions le château, qui était un vrai château du

xviii^e siècle, proche des châteaux des contes de fées de mon enfance. Je ne me lassais pas de visiter les nombreuses pièces, de fouiller dans la bibliothèque. La gardienne préparait les repas que nous prenions seules dans l'imposante salle à manger.

Un soir, aux environs de 10 heures, le téléphone sonna. Il se trouvait dans le vestibule, loin du salon où nous nous étions attardées. Nathalie alla répondre, puis cria mon nom. Elle avait une drôle d'expression quand elle me tendit le combiné.

— Il dit qu'il est Jean-Luc Godard, murmura-t-elle, incrédule.

La voix, au téléphone, était bien la sienne, mais je crus à une farce d'Antoine ou d'un autre de nos amis, car nous avions et l'âge et l'habitude de nous en faire. Mais la voix donnait des précisions. Ma lettre était bien arrivée aux *Cahiers du Cinéma* et si mon interlocuteur avait tardé à me répondre, c'est qu'il se trouvait alors au Japon. J'avais aussi omis de mettre mon adresse et mon numéro de téléphone. Il avait aussitôt appelé la productrice Mag Bodard, puis mon domicile. Ma mère lui avait répondu que « je me trouvais quelque part dans le Sud et que j'étais difficile à joindre ». Il avait beaucoup insisté en lui disant que c'était très important et que même à 10 heures du soir, il devait d'urgence me parler. Avec réticence, elle avait fini par céder.

— J'ai besoin de vous voir demain. Où êtes-vous? Comment puis-je vous retrouver?

Je lui passai Nathalie, plus à même de répondre. Elle expliqua : avion jusqu'à Marseille, location d'une

voiture, direction Avignon, le petit village de Montfrin était ensuite indiqué. Je repris le téléphone.

— Dites-moi le nom d'un café ou d'un restaurant où nous pourrions nous retrouver.

Ne quittant jamais la propriété, je n'en connaissais pas.

— Alors, devant la mairie. Dans n'importe quel village de France, il y a toujours une mairie...

Je l'entendis calculer à voix basse.

— À midi.

Et avant de raccrocher :

— Devant la mairie, n'oubliez pas.

Nathalie et moi nous regardâmes en silence. La radio, dans le salon, diffusait une valse de Strauss et brusquement, l'une entraînant l'autre, nous nous mîmes à danser comme des folles dans le vestibule désert, riant à en avoir les larmes aux yeux, de joie, d'impatience, d'énervement, on ne savait pas.

Oui, il était là, à midi, devant la mairie, en costume de ville, un livre à la main. Des lunettes noires dissimulaient en partie ses yeux mais beaucoup moins que ne le disaient les journalistes. Je les voyais pétiller de gaieté, en accord avec son sourire, franc, enfantin. Nathalie et moi nous étions quittées un quart d'heure auparavant avec le sentiment qu'une journée importante commençait.

— J'ai eu le temps de regarder autour de moi, il n'y a rien... Le mieux serait de déjeuner près d'Avignon. Vous avez faim ? J'ai loué une voiture.

Durant le trajet, il parla beaucoup comme quelqu'un qui aurait peur du silence. Je crus comprendre qu'il s'apprêtait à tourner deux films en même temps, j'allais lui poser des questions mais il avait déjà changé de sujet : quels étaient mes écrivains préférés? Est-ce que j'aimais Mozart? D'apprendre que je faisais la récolte des pêches avant d'entamer mes révisions de philosophie parut l'intéresser tout particulièrement.

Au restaurant, alors que j'étudiais avec gourmandise la carte, il choisit n'importe quoi. Nous nous regardions souvent mais jamais franchement, toujours de biais. Dès que je sentais ses yeux posés sur moi, je détournais les miens et inversement. Il n'y avait rien d'hypocrite, c'était un jeu entre sa pudeur et la mienne. Je me sentais heureuse et je savais qu'il l'était aussi. C'était un sentiment subtil mais fort et qui augmenta au fil des heures.

Au sortir du restaurant, il passa son bras sous le mien. C'était naturel pour lui, pour moi, de déambuler ainsi l'un près de l'autre dans les rues de cette petite ville proche d'Avignon. Est-ce que nous avions l'air d'un couple pour ceux que nous croisions? Je ne le savais pas, je ne me posais aucune question. Je ne pensais qu'à savourer le plaisir que j'éprouvais à le sentir contre moi, à l'écouter parler car il parlait, parlait...

Chez un disquaire, il m'offrit des quatuors de Mozart; dans une librairie *Nadja* d'André Breton. Il m'aurait fait encore des cadeaux si je ne l'avais pas prié d'arrêter, soudain gênée par cette générosité excessive.

Mais l'heure de son retour à Paris approchait, il

devait me déposer à Montfrin et rejoindre l'aéroport de Marseille.

Dans la voiture, il ne restait plus rien de cette délicieuse sensation de bonheur. Lui, maintenant, se taisait et je ne savais pas quoi dire. Entre nous un silence pesant s'était installé. Il regardait la route, droit devant lui et moi le paysage. J'avais l'impression que quelque chose d'irréparable s'était passé entre nous, qui avait tout gâché, et que je le voyais pour la dernière fois.

Il arrêta la voiture sur la terrasse en demi-lune, devant la propriété, si brutalement que je faillis me cogner contre la vitre. Il abandonna alors le volant et me prit dans ses bras. Il murmurait que c'était trop douloureux de me quitter, qu'il ne pouvait plus envisager une vie sans moi, que, que... Je l'interrompis : « Revenez. — Oui. » Il déposa un chaste et rapide baiser sur ma joue et je descendis aussitôt, étourdie, le cœur battant comme jamais.

Pendant trois jours je reçus plusieurs télégrammes où il me redisait ce qu'il avait murmuré dans la voiture. Je les lisais et les relisais. Presque tout devenait confus, irréel. Pourtant je me levais à la même heure, rejoignais avec Nathalie les ouvriers agricoles pour participer à la récolte des pêches. Mais au cours de la journée, les choses commençaient à se dérégler. J'écoutais sans arrêt les quatuors de Mozart. Je me tenais souvent près du vestibule : à cette époque, une opératrice lisait d'abord au téléphone le texte du télégramme que le postier remettrait plusieurs heures après. Enfin, il y en eut un

qui me donna rendez-vous le lendemain, à midi, devant la mairie.

Tout de suite nous fûmes dans les bras l'un de l'autre. Une étreinte pudique mais qui disait clairement le désir d'amour. Nous prîmes à nouveau la route pour la petite ville proche d'Avignon et les mêmes places dans le même restaurant : accomplir cette sorte de rituel nous amusait, nous protégeait. Il dit qu'il souhaitait me tutoyer et bien plus encore. Accepter le tutoiement, c'était peut-être accepter le reste mais sans prononcer des mots qui nous engageraient trop vite. Il ne s'agissait pas de frilosité chez lui ou d'hypocrisie chez moi. Il s'agissait de ne pas se précipiter, d'avancer doucement, avec précaution ; de profiter de ces temps d'attente où nous apprenions à nous connaître.

C'était surtout lui qui parlait mais mes silences « disaient beaucoup de choses », m'écrivait-il le lendemain.

À mon grand étonnement, il me raconta la place que j'occupais dans sa vie, depuis un an.

Cela avait commencé avec *Le Figaro* et une photo de moi, prise durant le tournage d'*Au hasard Balthazar*.

— Je suis tombé amoureux de la jeune fille de la photo. Pour la rencontrer et avec la complicité de Mag Bodard, j'ai proposé d'interviewer Robert Bresson pour *Les Cahiers du Cinéma*.

Il se rappelait tous les détails de ce déjeuner.

— Vous avez été odieux, tous les deux, odieux ! Lui qui prétendait ignorer le roman de Jack London *Michaël*

chien de cirque et toi qui buvais ses paroles, qui l'approuvais avec adoration !

Je contestais le terme « adoration » mais il n'en démordait pas. Son insistance me faisait rire. Il devint plus grave : avais-je été amoureuse de Robert Bresson ? Avions-nous été des amants ? Si oui, l'étions-nous encore ? Son air sérieux, sa façon de m'interroger en me regardant droit dans les yeux me semblaient si incongrus que je ne répondais que par des haussements d'épaule. Mais je le vis s'assombrir : « Non, bien sûr que non. » Il fut aussitôt soulagé et prit mes mains dans les siennes, au-dessus de la nappe.

— Je veux que vous sachiez exactement où j'en suis.

Entre nous, par moments, le vouvoisement revenait.

Le restaurant où nous avions déjeuné se vidait. Une jeune femme balayait entre les tables, le serveur lisait un quotidien derrière le bar. Personne ne nous demandait de partir, on semblait nous avoir oubliés. Jean-Luc en profita pour m'expliquer de façon très claire, avec un minimum de mots, qu'il avait énormément aimé Anna Karina, qu'il avait beaucoup souffert quand elle l'avait quitté mais que leur histoire était finie depuis longtemps. Il ajouta qu'il avait été épris de Marina Vlady jusqu'au jour où il était venu me voir, à Montfrin : en tombant amoureux de moi, il avait cessé de l'aimer, elle. Avec l'une il allait tourner *Made in USA*, avec l'autre, à partir du 8 août, *Deux ou trois choses que je sais d'elle*.

— C'est donc très simple, je suis seul, sans aucune attache, libre. Et vous ?

Je lui évoquai brièvement mon premier amour malheureux durant le tournage d'*Au hasard Balthazar*.

— Vous l'aimez toujours ?

— Non.

Son rire alors, si joyeux, si insouciant. Nous venions de nous parler avec sincérité, nous nous étions écoutés avec attention, avec confiance. Je ne songeais pas à mettre en doute ses dires et lui non plus.

Une fois dehors, dans les ruelles désertes, il poursuivit le récit de l'année qui venait de s'écouler.

Il était entré dans le café en face du laboratoire LTC parce qu'il m'avait vue en train de lire. Il m'avait abordée avec l'intention un peu folle de me dire : « Voulez-vous m'épouser ? » mais n'avait rien pu exprimer. De la même manière, après notre rencontre dans l'escalier de l'immeuble de Roger Stéphane, il avait couru après moi pour m'inviter à prendre un verre mais j'avais disparu. Puis, il s'était rendu à des projections du film de Robert Bresson en espérant que le destin nous mettrait à nouveau en présence l'un de l'autre. En vain.

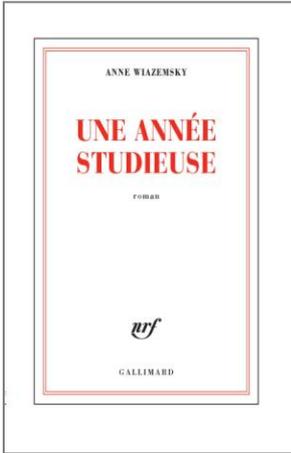
— J'étais résigné à ne plus te revoir quand...

Il prenait un ton malicieux tout au plaisir de revivre ces moments, faisait des pauses.

— ... quand tu as reçu ma lettre !

— Un miracle ! Je rentrais du Japon pour les dernières préparations de mes deux films et je suis passé par hasard aux *Cahiers*. Je n'ouvre jamais le courrier que j'y reçois, mais il y avait une lettre sur le bureau avec un mot d'excuse de la secrétaire : elle avait par mégarde

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain



Une année studieuse Anne Wiazemsky

Cette édition électronique du livre
Une année studieuse d'Anne Wiazemsky
a été réalisée le 09 décembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070126705 - Numéro d'édition : 170092).

Code Sodis : N32311 - ISBN : 9782072312724

Numéro d'édition : 223587.